

peut durer, et dont on sort par un élan vigoureux. Jeanne n'avait plus de force que dans la fièvre. Son corps s'agitait sur son lit de vierge, elle se tordait dans des spasmes effrayants.

Elle semblait se débattre, se défendre. Ses mains paraissaient repousser des êtres menaçants. Tout à coup, ses lèvres s'entr'ouvrirent : elle prononça des mots entrecoupés, des phrases sans suite. Andrée la regardait avec frayeur. Plusieurs fois, elle entendit prononcer le nom de Robert, puis, soudain, Jeanne poussa un cri surhumain et se dressa sur son lit, debout, affolée.

— Andrée ! fit-elle d'une voix étranglée, Andrée !...

Andrée se jeta hors du lit.

— Mignonne, mignonne, fit-elle en l'entourant de ses bras ; mignonne, qu'as-tu ?

— Toujours la même vision, répondit Jeanne dont le corps tremblait. Je l'ai vu, il était là-bas dans le kiosque. Il m'attendait, il pleurait, il avait une arme à la main. Andrée, Andrée, je veux que Robert vive, je veux voir Robert !...

— Silence, Jeanne, dit Andrée frissonnant d'émotion, on pourrait t'entendre.

— Je veux voir Robert, te dis-je, reprit-elle en baissant la voix. Rien ne m'arrêtera. Il m'est apparu là, là comme hier. Il était étendu sur le sol, ensanglanté... Il m'attend ; peut-être est-il encore temps d'empêcher sa mort !

Jeanne s'était jetée hors de son lit et s'habilla fiévreusement.

— Tu veux aller au rendez-vous que t'a donné Robert ? demanda Andrée.

— Oui ! Je ne veux pas qu'il meure. Nous pouvons arriver ; il n'est que onze heures et demie.

— Mais comment aller où il t'attend ? fit Andrée.

— Je te conduirai si tu veux venir avec moi !

— Toi !

— Oui, j'ai une clef de la petite porte du jardin.

— J'irai avec toi, ma chérie, je ne t'abandonnerai pas seule dans la nuit.

— Allons, viens, viens, dit Jeanne, déjà enveloppée dans son manteau.

— Silence, encore une fois, fit Andrée, ou nous allons réveiller toute la maison. Sois calme et fait ce que je te dirai de faire. Nous verrons Robert et nous rentrerons sans que personne puisse soupçonner notre sortie.

Andrée, tout en parlant, avait fini de se vêtir.

— Es-tu prête, as-tu la clef ? demanda-t-elle à Jeanne.

— Oui, je t'attends.

— Donne-moi la main.

Jeanne chercha la main d'Andrée dans l'obscurité, et la saisit.

— Viens, dit-elle.

Elles suivirent le chemin que Jeanne avait pris, lorsqu'elle était allée chercher la lettre de Robert. Toutes deux retenaient leur respiration, étouffant le bruit de leurs pas. Dans le jardin, l'air frais de la nuit rendit un peu de calme à Jeanne.

— Tu as la clef, demanda encore Andrée.

— Oui.

Elles se dirigèrent vers la porte de la ruelle. Jeanne l'ouvrit ; mais sur le point de sortir, elle eut un moment d'hésitation. Andrée la poussa dehors et referma la porte derrière elles.

— Où faut-il aller ? demanda Jeanne effolée ; je ne me rappelle plus le chemin.

— Viens, viens, murmura Andrée, je te conduirai.

Et, prenant Jeanne par la main, elle l'entraîna dans le sentier le long du talus du chemin de fer.

— Toutes les deux ? fit Désiré, qui avait tout vu de son observatoire à la clarté de la lune ; tant pis pour la blonde !

Il descendit de la maison, et, rasant les murs pour se tenir dans l'ombre, il s'élança sur les traces des deux jeunes filles. Celles-ci couraient haletantes.

Arrivé au talus du chemin de fer, Désiré s'arrêta ; au lieu de continuer à suivre Jeanne et Andrée qui allaient tomber dans le piège qu'il avait tendu, il passa au travers de la haie d'épine, gravit le talus et suivit les rails de la voie jusqu'à la pointe du viaduc, du haut duquel il put distinguer les deux jeunes filles se dirigeant à pas rapides vers la passerelle.

Andrée s'arrêta essouffée.

— C'est là qu'il faut passer, dit elle à Jeanne, en lui désignant le pont volant. De nos fenêtres, j'ai vu les travailleurs qui construisent le pont.

— Viens, fit Jeanne en s'élançant sur la passerelle.

Andrée allait la suivre ; mais, soudain, elle fit un bond en arrière. La planche qui servait de pont venait de fléchir sous le poids de Jeanne ; le chevalet s'était disjoint.

Jeanne poussa un cri terrible et tomba dans les eaux noires de la Marne.

— C'est fait ! dit Désiré, qui entendit le cri de Jeanne. C'est un accident ! A nous les millions !

TROISIÈME PARTIE.—LE CALVAIRE.

I.

On se rappelle que Furet et Chatoyant, les deux aimables et honnêtes agents employés par Me Ferté, le notaire, pour arriver à la découverte de l'existence de Julie Verdier, avaient juré de se venger de l'ingratitude de la jolie fille et de son fiancé. Or, ces nobles âmes n'eussent point voulu d'une de ces vengeances improductives, où l'on se contente de faire le mal pour le mal, qui laissent le cœur attristé et la poche vide. De plus, c'étaient de grands philosophes qui avaient étudié le cœur humain et qui le savaient sur le bout du doigt.

Aussi avaient-ils observé que l'argent était le dieu du jour. De là à conclure que frapper les gens dans la bourse, c'était les frapper à l'endroit sensible, il n'y avait qu'un pas. Ils s'étaient donc résolus à franchir ce pas ; et, au lieu de poignarder Prosper et Julie, ainsi que de vulgaires coquins y eussent peut-être songé, ils étaient résolus à leur enlever tout simplement le trésor qui avait endurci leurs âmes et les avait conduits au plus laid de tous les vices : l'ingratitude.

De la sorte, ils faisaient coup double, puisqu'en punissant leurs ennemis, ils se récompensaient, en même temps, de leurs peines et de leur travail.

— C'est ce qu'on appelle une « vengeance productive, » avait dit philosophiquement Chatoyant. L'intérêt gouverne notre siècle. Soyons de notre siècle !

Furet, dont l'esprit n'était pas moins éclairé et moins progressif que celui de son ami, était entré dans ses vues avec la plus grande facilité. Donc, il s'agissait d'enlever le « magot » à Prosper et à Julie, et de s'approprier les cinq cent mille francs, ou ce qu'il en restait ! Ils savaient où demeuraient les « amoureux. » Il ne s'agissait plus que de pénétrer dans l'appartement